

par le sang et l'héroïsme de ses soldats, il fallait qu'un coup de tonnerre vint la réveiller.

Il fallait qu'elle fût un jour vaincue par les barbares et que le sang d'un autre français non moins illustre arrosât la place où Garnier avait péri.

Quel trépas, mieux que celui de Henri Rivière, pouvait frapper la France au cœur ? Parisien renforcé, marin, soldat, journaliste, romancier, ce Français sans pareil savait entre deux campagnes conquérir tous les cœurs de la capitale où il était né. Rivière était la victime prédestinée à cet indispensable holocauste.

Mais il ne tomba pas d'abord. Auparavant, il attira sur lui l'attention du pays tout entier. La France, désaccoutumée des entreprises coloniales, absorbée par les luttes de la politique, les discussions personnelles, les polémiques théâtrales, en vint à la fin à se passionner peu à peu pour cet incomparable soldat, si gai dans les salons, si héroïque dans les guerres, dont la conversation charmait les dames, dont l'épée prenait les citadelles, qui déployait à la confection d'un roman la même ardeur qu'à la défense de Ha-Noï et qu'à la prise de Namh-Dinh. S'il avait péri aussitôt débarqué au Tonkin, l'opinion publique n'aurait pas eu le temps de se diriger vers les forteresses de carton qu'il défendait avec tant de bravoure.

Pourtant, pour que le Tonkin devint une terre française, il était indispensable que Rivière mourût ; la mort de Carreau, la mort de Berthe de Villers, la mort même de quatre-vingt de nos braves soldats d'infanterie de marine si renommés, si populaires depuis Bazeilles, n'était point un sacrifice suffisant. La nouvelle France asiatique demandait une victime plus éclatante.

Or, à la gaieté de l'enfant de Paris et à la vaillance du pioupiou français, Rivière joignait la réflexion du savant et la prudence du général. Il avait assez de patriotisme pour modérer son ardeur, il avait conscience du prestige qu'il avait sur sa poignée d'hommes. Si énergiques qu'ils fussent, ils pouvaient, le jour où leur chef fut tombé sous le feu de l'ennemi, se laisser aller au désespoir et à la démoralisation, abandonnés qu'ils étaient à des milliers de lieues de la patrie, à des milliers de kilomètres de la Cochinchine. Il ne s'exposait pas aux dangers inutiles, et si quelque chef annamite lui avait proposé un cartel personnel, Rivière aimait trop la France pour l'accepter.

Mais un jour vint où quelques Français, cernés par des milliers d'ennemis, furent sur le point de leur laisser leurs canons entre les mains. Avec des cris haineux et formidables, les pavillons noirs, armés de Remington achetés à l'Angleterre, conduits par des Frères de la Côte et des Européens de nationalités inconnues, se ruaient sur les fantassins et les artilleurs de la marine, les tuaient sur leurs pièces malgré leur énergique résistance.